

## Le désir et son interprétation

Jacques Lacan

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Lacan Jacques. Le désir et son interprétation. In: Bulletin de psychologie, tome 13 n°171, 1960. pp. 263-272;

doi : <https://doi.org/10.3406/bupsy.1960.8296>;

[https://www.persee.fr/doc/bupsy\\_0007-4403\\_1960\\_num\\_13\\_171\\_8296](https://www.persee.fr/doc/bupsy_0007-4403_1960_num_13_171_8296);

---

Fichier pdf généré le 26/02/2024

# Le désir et son interprétation

Jacques LACAN

Compte rendu de J.-B. PONTALIS

Leçons des 12, 19, 26 novembre, 3, 10,  
17 décembre 1958, 7 janvier 1959.

Au centre de la psychanalyse comme traitement et comme théorie, nous trouvons le désir. C'est dans les mécanismes du désir que Freud a vu le ressort des symptômes, des inhibitions, de l'angoisse ; et, sous le nom de libido, il a désigné l'énergie psychique du désir. Or cette libido, il est frappant de voir un auteur comme Fairbairn la définir comme « object-seeking », à la recherche de l'objet et non plus du plaisir, « pleasure-seeking ». Glissement significatif : dans toute la conceptualisation actuelle, le mot même de désir est comme voilé. Que gagne-t-on à le réintroduire ?

Il suffira que nous parlions par exemple de *désir génital* au lieu d'*objet génital* pour que l'idée d'une libido liée à l'objet par une sorte d'harmonie préétablie et vouée d'emblée à la réalisation de l'unité de l'amour et du désir, devienne beaucoup moins évidente. Autre exemple : le phénomène de transfert est aujourd'hui trop souvent masqué par une référence molle au terme d'affectivité qui ordonne son imprécision en deux séries, positive et négative, de sentiments ; mieux vaut parler de désir sexuel, de désir agressif à l'endroit de l'analyste et s'apercevoir que ce n'est pas là tout le transfert.

Sur la nature du désir, si nous ne cherchions à rester au plus près de l'expérience analytique, il conviendrait d'interroger les poètes. Ils témoignent en effet du rapport profond entre le désir et le langage en même temps qu'ils montrent — ce qui doit aussi retenir l'analyste — à quel point le rapport poétique au désir s'accommode mal de la peinture de son objet : le désir est mieux évoqué par la poésie dite métaphysique (lire *The ecstasy*, de John Donne) que dans la poésie figurative qui prétend la représenter.

Et les philosophes ? Nous rencontrons

d'abord la tradition hédoniste qui admet — pour reprendre la distinction entre « pleasure-seeking » et « object-seeking » — une équivalence entre le plaisir et l'objet, ou du moins range le plaisir parmi les biens recherchés par le sujet, voire en fait le souverain bien. Cet hédonisme restera toujours présent dans l'éthique des philosophes malgré le paradoxe que constitue toute prétendue convergence du plaisir et du bien. Si on se réfère à Aristote, on voit qu'une pareille convergence ne peut être effectivement réalisée qu'à l'intérieur d'une éthique du maître, d'une *εγκρατεία*. Cette maîtrise s'exerce sur tout ce qui est habitude ; elle est maniement et usage du moi. Aussi bien Aristote reconnaît-il que les désirs — *επιθυμια* — sont hors du champ de la maîtrise : bestialité ou perversion. Le maître ne saurait être jugé là-dessus, en être tenu pour responsable (1).

Ouvrons le *Vocabulaire philosophique* de Lalande : le désir y est défini négativement, par *soustraction* des caractères reconnus à la volonté (2). Définition intéressante pour nous en ceci qu'elle souligne la difficulté qu'il y a à situer le désir à partir de références purement objectales. Indiscutablement, la psychanalyse, avec les notions de pulsion, de fantasme — sur lesquelles nous reviendrons — apporte là des articulations plus précises.

\*\*  
\*

Le désir et son interprétation : le *et* désigne ici plus qu'une juxtaposition ; un lien de cohérence. Problème central à quoi nous conduit notre travail des années précédentes s'il est vrai que la psychanalyse nous montre essentiellement la dépendance de l'homme par rapport au langage en tant qu'il est pris dans le constituant de la chaîne signifiante, ce qui a pour conséquence de provoquer un clivage

au sein de la psychologie. Il y a en effet tout un champ de la psychologie qui recouvre l'étude d'une sensibilité, fonction du maintien d'une totalité ou d'une homéostase (données expérimentales de la psycho-physique, psychologie de la forme). Certes, au sein du cou-

ple stimulus réponse il existe bien des signes, à savoir des substituts de stimuli — stimuli que l'on peut d'ailleurs eux-même décrire comme des signes donnés à l'organisme d'avoir à répondre, à se défendre. Mais, pour autant que la subjectivité est prise dans le langage, c'est la structure du signifiant qui s'impose à elle et elle n'est pas réductible au circuit stimulus-réponse. Car un signifiant vaut non en tant qu'il représenterait autre chose, mais par rapport à un autre signifiant qu'il n'est pas (ce que Saussure appelait sa fonction diacritique). Rappelons que la chaîne signifiante est cette structure basale qui soumet toute manifestation de langage à une *diachronie* réglant la succession des éléments différentiels ; et ceci implique une *synchronie*, soit l'existence d'une certaine batterie signifiante.

Cela rappelé, nous proposons trois schémas qui ne figurent pas les étapes réelles d'un développement mais un ordre logique.

*Premier schéma* : Il introduit la topologie du rapport du sujet au signifiant, réduite à ce qui est observable dans le fait linguistique. Celui-ci suppose : a) une succession diachronique orientée d'éléments discrets, ici symbolisée par la ligne rompue d'un vecteur DS.

b) Le bouclage d'une signification par un effet rétroactif des signifiants sur leurs antécédents dans la chaîne; cet effet est gouverné par l'intentionnalité d'un sujet — qu'on peut tenir pour surgie premièrement de son besoin. C'est ce qui explique le recouplement rétrograde (désigné par nous comme un « point de capiton ») que l'intention — représentée sur notre schéma par le vecteur orienté  $\Delta I$  opère sur la chaîne signifiante.

Le schéma met en valeur la fonction des deux points où se recouparent les vecteurs. En C'est le *lieu d'ucode* : système synchronique des signifiants qui commande pour le sujet l'accès à la satisfaction cherchée et impose donc rétroactivement au besoin une structure rompue, celle de son passage dans le « moulin à paroles ». En M est le *lieu du message* : la signification s'y achève et s'y affirme, par une anticipation du sujet dans son choix de signifiant ; car le message prend forme à partir du code qui est en avant de lui. Le lieu du code est dans l'Autre et d'abord dans l'Autre réel de la première dépendance.

Le sujet, qui s'engage pour la satisfaction de son besoin dans le défilé de la demande, procède d'un état informulé  $\Delta$  et obtient à l'autre bout de la chaîne intentionnelle la première réalisation d'un idéal I dont on ne peut pas dire à ce moment qu'il s'agit encore d'un idéal du moi; disons seulement que l'enfant y reçoit le premier *seing* de sa relation avec l'autre. Ce *seing* participe de la structure du langage bien avant que le sujet

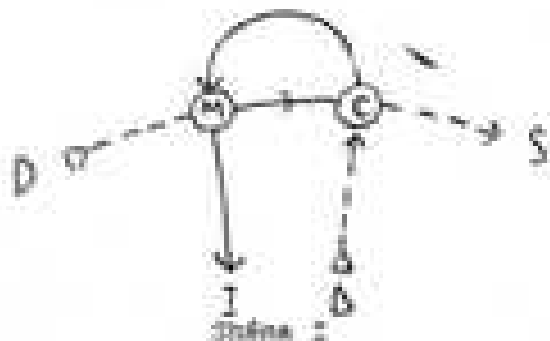


Schéma I

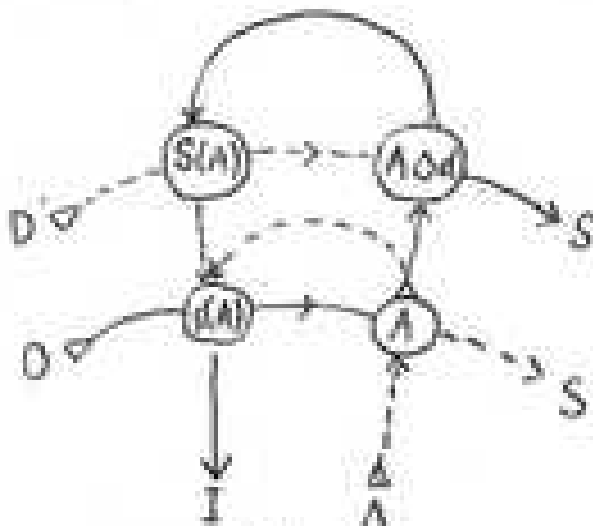


Schéma II

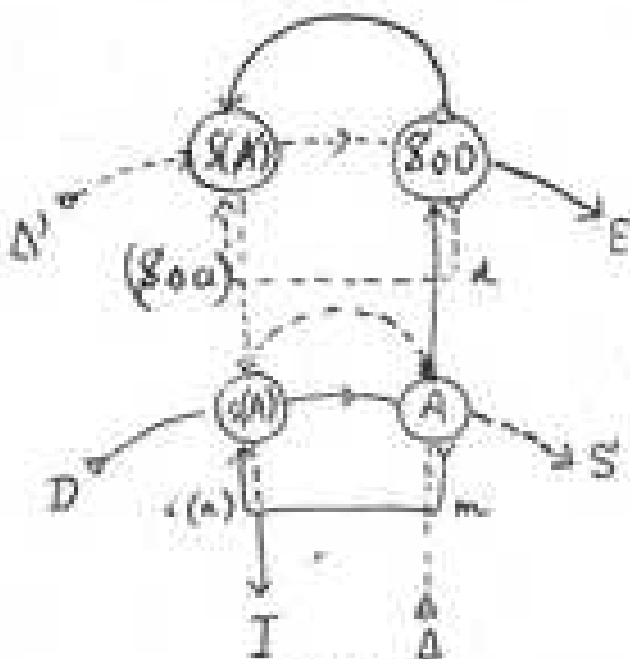


Schéma III

puisse parler, puisque cette structure naît avec le seul jeu d'alternances couplées qui la préfigure tout entière : c'est le ooo.. aa.. interprété en Fort ! Da ! où Freud — dans le jeu vocal de son petit-fils — eut l'illumination de la racine de la compulsion de répétition.

C'est donc dans la mesure même où la signification s'unifie dans la boucle du  $\overline{MC}$ .  $\overline{CM}$  (trait plein) que l'effet de discontinuité signifiante rétroagit vers l'issue originelle du besoin (traits rompus de  $\Delta C$ ).  $\overline{CM}$  s'offre à l'opération impliquée dans le principe de la commutativité des signifiants ; mais son effet métaphorique — substitution d'un signifiant à un autre avec ses conséquences quant à la production du signifié — s'inscrit mal sur ce premier schéma.

*Deuxième schéma* : Il introduit l'inconscient qui consiste essentiellement en ceci, qu'une demande peut persister dans le sujet dans sa succession articulée sans qu'une intention consciente la soutienne. Dès lors l'inconscient fait subsister dans le sujet le discours de l'Autre comme tel, à savoir un discours qui n'est pas structuré différemment que celui du sujet et donc redouble la structure du premier schéma.

La chaîne signifiante DS (première ligne transversale) est jusqu'au lieu du code A représentée comme continue — bien que constituée d'éléments discrets — du fait du monolithisme de l'exigence constituée dans le sujet en unité de signification (phrase).

La chaîne signifiante D'S' représentée en pointillé jusqu'en A  $\diamond$  d est inconsciente. La rencontre de la demande du sujet avec cette chaîne s'accomplit en un lieu du code redoublé qui ici désigne ce que le sujet ne sait pas, à savoir l'Autre dans le caprice de son bon vouloir, où s'amorce une référence au désir ; d'où le symbole A  $\diamond$  d. Notre formule que le désir de l'homme est le désir de l'Autre vise cette origine où le désir se constitue comme désir d'un désir.

Ce désir du sujet doit être rejoint comme marge de ce que fait surgir la demande en ce qu'elle modifie le besoin. Or la demande, par là même qu'elle fait passer l'Autre à la puissance du symbole, profile au-delà de toute satisfaction la présence de l'Autre et l'amour comme don de cette présence. Aussi le désir est ce qui s'organise dans la rétroaction de cette demande sur le besoin. Il va d'abord s'identifier avec l'énigme que propose au sujet la décision de l'Autre dans le signifiant S (A) par quoi il répond à sa demande.

Aussi le lieu du code de cette chaîne est l'arbitraire de l'Autre réel où le désir est implicite : A  $\diamond$  d. Ceci montre la vraie place de la prétendue omnipotence archaïque qu'on impute généralement à la pensée d'un sujet dans les langes... En fait, il s'agit de l'omnipotence de l'Autre liée au signe où elle est attendue.

Et ce signe apparaît au lieu du message

comme pur signifiant S (A) dans une situation bien distincte de l'effet du signifié s (A) qui se produit au lieu du message de l'autre chaîne DS par la boucle de la phrase articulée. Il y a entre ces deux points une distance qui permet à la commutation du signifiant d'approfondir son effet en métaphore.

Autrement dit, la barre posée par Saussure

S  
—  
s

dans le rapport — où il symbolise la rela-

tion du signifiant au signifié, s'incarne ici entre le discours de l'Autre comme place de l'inconscient et le discours concrètement modulé par l'intention du sujet. Ce qui franchit cette barre comme effet symptomatique est de l'ordre de la métaphore : vecteur S (A). s (A).

On saisit en outre sur ce schéma ce que comporte toute prévalence du discours de l'Autre sur l'intentionnalité issue du besoin. Elle y imprime cette atomisation en éléments discrets — ici symbolisée par une ligne rompue — qui donne au sujet d'abord informe du besoin, par la voie de sa formulation même, cette structure anorganique que Freud, dans sa deuxième topique, assigne au Ça.

Le champ est alors ouvert à des effets proprement métonymiques qui peuvent se porter sur ses besoins élémentaires.

*Troisième schéma* : Il complète la topologie destinée à situer la fonction du désir par rapport à l'inconscient et du sujet défini comme le sujet qui parle.

Ici le discours de l'Autre fonctionne comme inconscient du sujet ; on peut lui reconnaître une intentionnalité, dont on voit l'effet dans une sorte de réponse anticipée à la moindre interrogation du sujet concernant la réalisation de son désir : témoin cette formulation redoutable du *Ché vuoi* (que nous avons extraite du roman de Cazotte *Le diable amoureux*), réponse à l'incantation du héros.

En outre, ce schéma ajoute au précédent le report, sur le réseau constitué par le croisement des deux chaînes signifiantes avec l'intentionnalité qui les recoupe, de repères imaginaires où le sujet s'identifie.

A l'étage inférieur nous voyons la projection du point m qui désigne le moi du sujet pour autant qu'à partir du stade du miroir il se constitue à un niveau variable en s'accommodant à une identification à un autre imaginaire i (a) ; celle-ci trouve elle-même sa place dans l'identification primaire I qui résulte chez le sujet de sa dépendance à l'égard de l'autre en ce qui concerne ses demandes originelles.

Nous inscrivons une seconde voie de retour à partir de A qui consolide l'effet de l'autre sur la parole du sujet en tant qu'il est constitué par le message s(A) qui lui en revient. (L'an dernier, nous avons analysé cette interférence des deux voies en partant du mot d'esprit pour ensuite l'étendre à toutes les

formations de l'inconscient : c'est là le circuit privilégié pour y saisir les effets de la métonymie).

On notera — toujours à cet étage — que le circuit imaginaire A m i(a) s(A) occulte en le contrariant le segment initial de l'identification primaire. Aussi indiquons-nous celui-ci en traits rompus sur notre schéma ; le trait plein à partir du point i (a) symbolise le fait de la subduction secondaire de cette identification par le *moi idéal*. C'est par cette voie que l'identification primaire s'élève à la fonction *d'idéal du moi*.

D'autre part le trajet en traits rompus au-delà de A de la ligne DS pleine jusque là, symbolise le *surmoi* pour autant qu'il est le corrélatif refoulant de cet idéal du moi : à savoir le passage dans l'inconscient d'un discours impératif qui, pour garder sa présentation catégorique — nous est découvert par l'analyse sous un aspect irresponsable.

On peut enfin remarquer que la seconde topique de Freud correspond à ce que désignent ici les trajets en traits rompus. Comme ils représentent la rétroaction du fait de l'inconscient sur la *structure* du sujet, on peut avancer l'hypothèse qu'ils ne pouvaient être décrits qu'après qu'eussent été suffisamment explorés les effets structuraux de l'inconscient dans leur aspect de *signification*, autrement dit dans leurs effets symptomatiques ; ceux-ci se placent sur les trajets rompus de l'étage supérieur du schéma.

L'étage supérieur comporte une homologie de structure avec l'étage inférieur ; mais il y est lié par un rapport que l'on peut dire d'occultation complémentaire (manifeste dans le schéma par l'opposition — entre les deux étages — vecteur à vecteur des traits pleins et rompus).

Cet étage représente le lieu de l'inconscient et comme tel, il ne peut s'ouvrir à l'autre réel que dans le transfert. Il est aussi le lieu où le sujet peut se poser en tant que je. (Cf. la formule de Freud *Wo Es war, soll Ich werden* : comment je pourrait-il advenir — werden — là où c'était, si ce n'était là sa place de toujours ?). L'analyse montre que le sujet en tant qu'il parle ne s'inscrit pas dans les limites de la conscience de soi ; il ne saurait être défini, comme dans le cogito philosophique, comme corrélatif de l'objet.

Ajoutons que le je auquel nous nous référons n'est pas seulement la particule qui désigne dans le discours le sujet comme porteur du message (3).

Des formules comme « je dis et je le répète » trahissent l'apparemment profond du je ici en question avec le sujet de la parole. On peut aussi évoquer l'impératif du « lève toi et marche » pour mettre en évidence que le je peut être le plus présent sous une forme occultée, puisque nulle part sans doute le locuteur ne s'affirme plus qu'au vocatif où seul pourtant est produit l'allocutaire (4).

Cette année, nous allons tenter de situer la fonction du désir et ceci sur le trajet où

le je se constitue dans une réponse qui reste question ; en effet le *Ché vuoi?* de l'Autre désigne une réponse anticipée — une réponse avant la question — à un niveau où le sujet se trouve confronté, pourrait-on dire, à l'érection de son propre vœu.

Il y a un point problématique où le sujet répond à un appel de l'être et du vouloir, sous une forme opaque, après qu'il n'ait pu dire ce qu'il souhaite ni ce qu'il veut : c'est le désir. Nous le situons en un point d, homologue — quant à sa rétrogradation sur la ligne intentionnelle — du point m de l'étage inférieur. Son corrélatif imaginaire — qui règle son niveau, permet son « accommodation » — est le fantasme dont nous montrerons qu'il se définit comme rapport d'une éclipse (ou d'un *fading*) du sujet avec un objet dont la fonction symbolique est caractérisée par cet aspect partiel. (Nous désignons donc ce rapport par \$ \diamond a).

La méconnaissance et l'aliénation dénoncées dans le *moi* par toute pensée analytique authentique se retrouvent donc ici renforcées. La situation du désir est d'autant moins repérable dans la chaîne signifiante que les points de code et de message restent en principe inconnus sur la courbe intentionnelle de l'inconscient — à savoir sur ce vaste point d'interrogation qu'elle dessine sur notre graphe et dont le fantasme (\$ \diamond a) représente la butée énigmatique. Seule une reconstitution interprétative de la chaîne signifiante qui se répète dans l'inconscient permet de définir au *point du code* la relation \$ \diamond D qui lie ce même moment d'éclipse du sujet avec une demande orale, anale, etc., — avatars de la demande que la doctrine génétique décrit comme phases du développement libidinal.

De même le *point de message* fait apparaître dans l'Autre un défaut de signifiant à révéler l'être dont il a pourtant fait surgir la question ; aussi symbolisons-nous ce point par S (A).

Devant ce manque à être, le sujet est sans recours (*Helplos* écrit Freud) et c'est dans cette *Helplosigkeit* que nous traduisons par détresse, que Freud fait consister essentiellement l'expérience du *trauma*. On sait que dans la conception freudienne — c'est ce qui la différencie des expériences existentialistes de l'angoisse comme présence du néant — l'angoisse est à situer dans le moi : c'est un signal qui déjà constitue une certaine réponse, est communication et apporte un secours. On peut penser, comme la clinique le montre, que le désir joue un rôle homologue.

C'est une telle distance au manque qu'essaie de mesurer le fantasme. Organiser dans sa fuite métonymique l'être qu'appelle le langage, telle est selon nous l'essence du désir.

C'est ici que le phallus prend fonction de signifiant — et s'en trouve opéré d'autant dans sa fonction organique. Il est, dirons-

nous, spécialement affecté à la désignation des rapports du sujet au signifiant, ou encore chargé de représenter la métonymie du sujet dans l'être, c'est-à-dire d'incarner la réponse au *Ché vuoi* par quoi l'Autre inconscient interpelle le sujet. Il en résulte que le phallus apparaît toujours plus absent à la réalité du sujet à mesure que cette réponse s'articule : castration chez l'homme, *penis neid* chez la femme, où l'analyse — Freud l'a souligné dans un de ses derniers écrits (5) — trouve ensemble son terme et son manque de terme.

\*\*  
\*

Qu'est-ce que le désir du rêve ? A tout le moins, il est double. D'abord il est désir de dormir, de maintenir le sommeil. Il est d'autre part mais en même temps — peut-être est-ce par l'intermédiaire de ce second désir que le premier s'accomplit — ce en quoi le sujet du *Wunsch* se satisfait. Se satisfait de quoi ? de l'être, — avec toute l'ambiguïté que comporte pareille formulation. En effet, le rêve n'apporte qu'une satisfaction « verbale », le *Wunsch* se contente ici d'apparences mais d'un autre côté c'est bien quelque chose de l'ordre de l'être qui est en jeu.

Prenons un rêve que Freud rapporte dans les *Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen geschehens* (Formulations concernant les deux principes du fonctionnement mental, 1911) (6). Un patient en deuil de son père qu'il a soigné pendant une longue maladie rêve à plusieurs reprises que son père est de nouveau en vie et lui parle comme à l'ordinaire. Seulement le rêveur a le sentiment douloureux que son père était mort et ne le savait pas.

Il n'est pas question pour Freud d'interpréter un tel rêve comme il arrive qu'on le fasse aujourd'hui par la *wishfull thinking* (prendre ses désirs pour des réalités, ici désir de retrouver le père). Le texte du rêve ne devient intelligible, écrit Freud, que si on y ajoute selon son vœu (après son père était mort) ; et ce que le père ne savait pas, c'est ce vœu. Le rêve devient : il souhaitait que son père fût mort et son père ne savait pas qu'il le souhaitait.

Il y a donc là soustraction. Mais il faut dire plus ; car, remarque Freud, le sujet avait bien souvent souhaité, pendant qu'il soignait son père, la mort de celui-ci. Si le rêve soustrait à un texte quelque chose qui n'est nullement dérobé à la conscience du sujet, c'est donc le phénomène de soustraction en lui-même (*Unterdrückung*) qui prend valeur positive. Interpréter ne revient donc pas ici à restituer un désir prétendu inconscient qu'on ferait tenir dans « selon son vœu ». En fait « selon son vœu », isolé, ne veut rien dire. Ce qui est en cause, c'est à proprement parler une éli- sion de signifiant : c'est elle qui produit un

effet de signifié, ce que nous avons appelé un effet de métaphore.

Prenons maintenant l'exemple des « rêves d'enfants », ces rêves qui donneraient un premier état du désir dans le rêve. Le rêve ne connaissant alors pas de déformation (*Entstellung*), le désir irait là tout droit. Qu'on veuille bien se référer au rêve célèbre de la petite Anna Freud (*Traumdeutung*, ch. III, p. 100, éd. fr.) en réaction contre « la police sanitaire de la maison ». On peut parler à son propos de nudité du désir, mais il faut ajouter que le mode de révélation est ici inséparable de la nudité elle-même. Le rêve d'Anna est articulé à haute voix pendant le sommeil ; les images du rêve trouvent un affixe symbolique dans ces mots où nous voyons le signifiant se présenter à l'état floculé, dans une séquence où le choix des nominations n'est pas indifférent ; il représente en effet tout ce qui a été interdit à la petite Anna, commun dénominateur qui introduit une unité dans la diversité en même temps que la diversité désigne ici l'unité. En note, Freud cite un proverbe apporté par Ferenczi : « le cochon rêve de glands, l'oie de maïs » : il y a ici unité élective de la satisfaction du besoin. Alors que dans le rêve d'Anna — et c'est ce qui fait sa valeur exemplaire aux yeux de Freud — le signifiant est présent ; le rêve se présente littéralement comme un message : Anna Freud s'annonce, produit sa séquence, on s'attend presque à ce qu'elle achève en disant : terminé !

Il convient ici de distinguer entre la directive du plaisir et celle du désir. On connaît l'usage que fait Freud de la notion de *Vorstellung* (représentation) dans ses premiers schémas. Lorsque le processus primaire est seul en jeu il aboutit à l'hallucination par un procès de régression topique :

Si l'issue vers la motilité ne se réalise pas, il y a régression et apparaît en P une satisfaction hallucinatoire qui est une *Vorstellung*. Ce qui est ici défini, c'est donc tout autre chose que le besoin qui exige lui, pour être satisfait, le processus secondaire. Où situer l'instinct à partir d'une telle bipartition ?

En effet, les recherches modernes sur l'instinct montrent comment une structure — pas absolument préformée, mais capable d'engendrer sa propre chaîne — dessine dans le réel des chemins vers des objets qui n'ont pas encore été éprouvés : ce que l'éthologie appelle le *stade appétitif* puis le *mécanisme de déclenchement spécialisé* (I.R.M., *innate realising mechanism*).

La conduite hallucinée liée au processus primaire se distingue radicalement d'une telle conduite d'autoguidage. Métaphoriquement, on peut se représenter la conception de Freud ainsi : une lampe s'allume dans la machine quand la bille tombe dans le bon trou, à savoir celui où elle est déjà tombée ; l'allumage de cette lampe donne droit à une prime et c'est

cela le principe de plaisir. Mais pour que la prime soit honorée, il faut une certaine réserve de sous dans la machine et c'est là qu'intervient le processus secondaire. En effet la lampe qui s'allume peut illuminer un objet déjà éprouvé, non en montrer le chemin. Cette recherche appartient au processus secondaire — qui en ce sens joue le rôle du comportement instinctuel mais s'en distingue en ce qu'il constitue une mise à l'épreuve de la réalité de cette satisfaction déjà éprouvée. La lettre 52 à Fliess est particulièrement démonstrative : Freud y fait l'hypothèse d'une succession d'inscriptions (*Niederschrift*) qui constitue une véritable topologie des signifiants. Il n'y a rien là qui ressemble à un comportement instinctuel dirigeant l'organisme dans les voies de la réussite. Bien plus, la réalité n'est « saisie » (*begreifen*) que par la voie d'une critique récurrente des signifiants évoqués dans le processus primaire, en les connotant d'indices de réalité qui sont eux-mêmes des signifiants. Loin qu'il s'agisse de « prises de vrai » (*Wahrnehmung*) perception, littéralement prise de vrai) capables de conduire le sujet idéal au réel, c'est à l'inverse le réel qui se trouve pris dans les « prépositions » (*Vorstellung* = représentation, littéralement position-devant) du sujet qui ont une organisation signifiante.

Revenons maintenant au rêve d'Anna. On voit qu'il ne dit nullement la satisfaction pure et simple d'un besoin. Il nous introduit à cette autre scène (*Andere Schauplatz*) qu'évoque Freud et dont il nous dit qu'elle n'est pas à chercher dans un lieu neurologique, mais dans la structure du signifiant lui-même. Dès que le signifiant est donné et que le sujet est défini comme ce qui va entrer dans le signifiant, nous avons une topologie dont il faut et il suffit que nous la concevions comme constituée par deux chaînes superposées. Au niveau du rêve d'Anna il est vrai qu'il y a ambiguïté, justifiant jusqu'à un certain point la différence faite par Freud avec le rêve de l'adulte. Où inscrire ce que dit Anna ? sur la chaîne supérieure ou inférieure de notre schéma ? Nous avons noté que la première est en pointillé — ce qui met en évidence la discontinuité du signifiant ; la seconde est continue : elle se situe au niveau de la demande et ce qui s'y inscrit participe de l'unité de la phrase (les linguistes ont parlé d'holophrase. C'est par exemple l'interjection : du pain ! au secours ! Le besoin s'y exprime de façon déformée mais manolithique). Quand la foule crie : du pain ! tout le poids du message porte sur l'émetteur ; le cri à lui seul suffit à le constituer, même s'il est à cent bouches, en un sujet unique. Ce n'est déjà plus ce qui se passe dans le rêve d'Anna : le sujet n'y est pas constitué dans et par la phrase.

Il faut distinguer entre le procès de l'énoncé (ligne inférieure) et celui de l'énonciation (ligne supérieure). Ce sont là deux lignes,

non deux fonctions, mais cette duplicité se retrouve dans toute opération de langage. Il faut qu'un pas soit franchi pour que la distinction du je en tant que sujet de l'énoncé et du je en tant que sujet de l'énonciation soit faite ; elle ne l'est pas d'emblée. Que l'on songe par exemple à cette étape dégagée par le test de Binet : « j'ai trois frères, Paul, Ernest et moi ». Il faut un certain temps avant que l'enfant ne s'aperçoive qu'il y a dans une telle formule quelque chose qui ne va pas. Le sujet humain, quand il opère avec le langage, se compte.

Dans le rêve d'Anna, l'énonciation se présente comme un empilement, une succession de méthapores ; mais le je qui s'énonce en se nommant au début de la séquence n'est pas encore authentifié.

Dans le rêve de l'adulte, c'est un fait que le désir prend une forme plus compliquée et que l'interprétation en est plus difficile. La réponse de Freud est ici sans ambiguïté : cela vient de la censure. L'enfant a affaire à l'interdit, a dit que non et tout le procès de l'éducation vise à le constituer de telle sorte que la vérité du désir devient à elle seule une offense à l'autorité de la loi et que la censure va s'exercer aussi sur cette vérité. Ce qui est alors visé, c'est le procès de l'énonciation. Seulement, pour que la censure puisse s'exercer, il faut bien supposer quelque préconnaissance du procès de l'énoncé. Il y a là un paradoxe qui a été souvent noté à propos de la censure, une contradiction interne, qui est celle du non dit au niveau de l'énonciation (« celui qui dira telle chose aura affaire à moi », moyen pour moi de dire cette chose).

Pour surmonter ce paradoxe, il faut comprendre que le refoulement est lié à la nécessité d'un effacement du sujet dans le procès de l'énonciation. Par quelles voies ceci est-il possible ? On peut se représenter les choses ainsi : toute parole, en tant que le sujet y est impliqué, est discours de l'Autre, part de A. C'est ainsi que l'enfant ne doute pas d'abord qu'on ne connaisse ses pensées ; la pensée est de l'ordre du non dit, mais le non dit suppose une énonciation primordiale. Cette croyance subsiste aussi longtemps que les deux lignes ne sont pas maintenues à une certaine distance. Puis l'enfant s'aperçoit que l'adulte ne sait pas ses pensées et c'est là la voie du refoulement. A l'exemple de cet Autre, le sujet s'efface ; en lui s'introduit le procès du refoulé.

« Je ne dis pas que » : c'est la phrase que Freud met à la racine de la *Verneinung*, de la dénégation, quand le sujet se constitue comme inconscient. La fonction du *ne* dans *je ne dis pas* met en évidence la propriété la plus radicale du signifiant qui se présente comme pouvant être effacé et qui, dans cette opération d'effacement subsiste : la trace du pas de Vendredi dont Robinson, en l'effaçant, fait une croix.

Les logiciens, pour être trop psychologues, ont manqué quelque chose dans la négation. C'est Pichon, qui était un excellent observateur, qui a proposé, touchant la négation, une distinction utile entre le *forclusif* et le *discordantiel*. Dire : « il n'y a personne ici », c'est une forclusion ; il est exclu qu'il y ait ici quelqu'un. Notons qu'en français il y a toujours deux termes : ne-personne ou ne-rien ou ne-point, etc. Quand au *ne* livré à lui-même, tout seul, il exprime la discordance ; à savoir quelque chose qui se situe entre le procès de l'énonciation et celui de l'énoncé. Soit l'emploi de ce *ne* qu'on appelle à tort *explétif* ; par exemple : je crains qu'il ne vienne. Le Français saisit là le *ne* dans le moment où il glisse de l'énonciation vers l'énoncé, du *je ne dis pas que je sois ta femme* au *je ne suis pas ta femme*. En anglais, la négation ne peut pas s'appliquer de façon pure et simple au verbe de l'énoncé. On ne dit pas : *I eat not* mais *I don't* ou *I won't eat*. Ici l'énoncé est amené à emprunter une forme calquée sur celle de l'auxiliaire, qui est typiquement ce qui, dans l'énoncé, est capable d'introduire la dimension du sujet. *I won't go*, je n'irai pas n'implique pas seulement un fait mais ma résolution de sujet. Nous trouvons ici une trace de ce qui relie essentiellement la négation à l'énonciation.

Ces remarques hâtives ne sont destinées qu'à montrer comment la négation, dans sa racine linguistique, est quelque chose qui émigre de l'énonciation vers l'énoncé. C'est un tel glissement qu'impliquent les vues de Freud sur la *Verneinung*. Freud part de ce paradoxe qui comporte toute négation dans l'énoncé puisqu'elle pose quelque chose pour le poser en même temps comme non existant.

Dans la constitution du sujet, la découverte que l'autre ne sait rien de ses pensées — découverte faite sur le fond qu'il les connaît toutes puisqu'elle sont structurellement le discours de l'Autre — est une acquisition décisive. C'est par cette voie que le sujet va développer l'exigence contradictoire du non-dit et trouver le chemin par où il a à effectuer ce non-dit dans son être ; devenir un sujet qui a la dimension de l'inconscient. C'est là le pas que, dans la connaissance de l'homme, nous fait faire la psychanalyse par rapport à la tradition philosophique pour qui le sujet est essentiellement défini comme le corrélatif de l'objet de connaissance, sujet-ombre, doublure des objets, — et on oublie le sujet qui parle.

L'expérience analytique ne définit pas l'objet dans sa généralité comme corrélatif du sujet, mais dans ses singularités comme ce qui supporte le sujet au moment où il a à faire face à son existence (au sens radical d'éc-sister dans le langage), au moment où lui, comme sujet, doit s'effacer derrière un signifiant. En ce point panique, c'est à l'objet de désir qu'il se raccroche. « Si l'on arrivait à savoir ce que *l'Avare* a perdu quand on lui

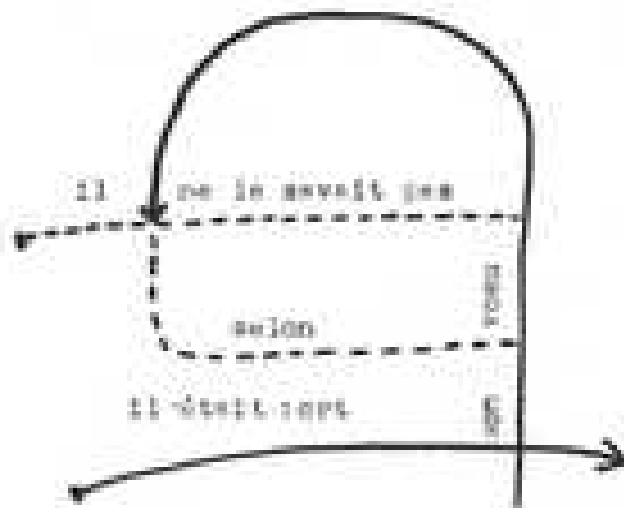
à volé sa cassette, on apprendrait beaucoup » écrit quelque part Simone Weill. Mais peut-être *l'Avare* est-il un personnage trop ridicule pour nous servir d'exemple. Souvenons-nous plutôt de ce passage du film *La règle du jeu* où Dalió qui collectionne les boîtes à musique, montre sa dernière trouvaille : il rougit, il s'efface, il disparaît. Ce qui est ici supporté par l'objet de son désir, c'est ce qu'il ne peut dévoiler, fut-ce à lui-même, c'est ce quelque chose qui est au bord même du plus grand secret.

A un certain moment le sujet se trouve engagé à articuler son vœu en tant que secret. Comment peut s'exprimer un tel vœu ? « Etre une belle fille — blonde et populaire — qui mette de la joie dans l'air — et lorsqu'elle sourit — donne de l'appétit — aux ouvriers — de St-Denis » (7). Sans doute est-ce là la forme pure du souhaité ; il se présente à l'infinitif, placé devant le sujet et le déterminant rétroactivement (peut-être faut-il comprendre aussi la phrase célèbre de la fin de la *Traumdeutung* sur le désir indestructible qui modèle le présent à l'image du passé ; en fait le désir serait devant le sujet, produisant toujours rétroactivement les mêmes effets).

\*  
\*\*

Où placer le désir ? entre ce point sur lequel nous avons insisté en parlant de l'aliénation du sujet dans l'appel du *besoin*, et cet au-delà où va s'introduire comme essentielle ce que nous avons appelé la dimension du *non-dit*.

Revenons au rêve de l'apparition du père mort. Nous pouvons l'inscrire ainsi sur notre schéma :



Le *il ne le savait pas* se rapporte à la constitution du sujet : il a à se constituer lui-même comme ne sachant pas ; c'est là son issue pour que ce qui est non-dit prenne effectivement valeur de non-dit. Le *il était mort* est de l'ordre de l'énoncé ; mais, notons-le, il suppose une énonciation sous-jacente. (On sait que, pour tout être qui ne parle pas, « il était mort » ne signifie rien : témoin l'in-

différence immédiate que portent la plupart des animaux aux cadavres de leurs semblables). Il suppose que le sujet existe dans le signifiant et ne peut plus se concevoir que comme rejaillissant toujours dans l'existence.

Ce rêve est celui d'un fils qui est là, devant son père, pénétré de la plus profonde douleur. En face de lui nous avons le père qui ne sait pas qu'il est mort, ou plus exactement, car l'imparfait a ici toute son importance, *il ne le savait pas* (notons en passant qu'un sujet qui nous rapporte l'énoncé d'un rêve le fait pour que nous en cherchions le sens, donc c'est bien une énonciation qu'il nous présente). Dans ce rêve nous avons un affect, la douleur. Douleur de quoi ? qu'il était mort. Et de l'autre côté, il ne savait pas. Quoi ? qu'il était mort

douleur	il ne savait pas
qu'il était mort	qu'il était mort
(selon son vœu)	

De ce *selon son vœu*, nous pouvons faire plus d'un usage. Nous pouvons désigner par là ce que le sujet a expressément voulu tandis qu'il soignait son père. Ou bien le désir infantile de la mort du père (ce désir infantile dont Freud nous dit qu'il est le *capitaliste* du rêve et trouve dans le désir actuel son *entrepreneur*); mais, à ce niveau œdipien, l'interdiction véhiculée par le père fournit au sujet un appui, un alibi, une sorte de prétexte moral à ne pas affirmer son désir. Et interpréter le rêve à ce niveau ne permettrait-il pas au sujet de s'identifier à l'agresseur, ce qui serait une forme de défense ?

N'oublions pas que le sujet a vu mourir son père après une longue maladie pleine de tourments ; il a connu une douleur proche de cette douleur de l'existence quand plus rien ne l'habite que l'existence elle-même et que tout dans l'excès de la souffrance tend à abolir ce terme indéracinable qu'est le désir de vivre. La douleur de son père, le sujet la savait, mais ce qu'il ne sait pas, c'est que cette douleur en tant que telle, il est en train de l'assumer, d'où le *son absurde* du rêve (absurde note Freud, qui est l'élément expressif d'une répudiation violente du sens désigné). Le sujet peut voir que son père ne savait pas son vœu qu'il meure pour en finir avec ses souffrances ; il peut voir ou non (tout dépend du point de l'analyse) qu'il a toujours souhaité que son père comme rival meure. Mais ce qu'il ne voit pas, c'est qu'en assumant la douleur de son père, il vise à maintenir devant lui une ignorance qui lui est nécessaire : il n'y a rien, au dernier terme de l'existence, que la douleur d'exister. Le sujet rejette sur l'autre sa propre ignorance. Le désir de mort est ici désir de ne pas s'éveiller au message : par la mort de son père, il est désormais affronté à sa propre mort, ce dont jusque là

la présence du père le protégeait. Plutôt assumer la douleur d'exister (Cf. le *μη φωναί* d'Oedipe à Colone, ne pas être né ! seule exclamation que puisse proférer celui dont le seul crime est d'avoir existé dans son désir) comme étant celle de l'autre que de voir se dénuder ce dernier mystère : au moment de la mort du père, le vœu de la castration du père fait retour sur le fils. Le sujet consent à souffrir à la place de l'autre ; mais derrière cette souffrance, ce qui se maintient, c'est un leurre : le meurtre du père comme fixation imaginaire. Tout ce qui peut ici se définir comme désir déterminable est en défaut par rapport à la béance qu'ouvre la mort du père et qui est ce que le sujet entend ignorer ; le contenu du *selon son vœu* — par exemple le désir agressif — apparaît alors comme protection. Le *selon* désigne la nécessité qui défend au sujet d'échapper à cette concaténation de l'existence en tant qu'elle est déterminée par la nature du signifiant.

Aussi est-ce autour d'un *selon*, autour de l'élimination d'un pur et simple signifiant que le rêve gravite. La *Verdrängung* n'est pas ici refoulement de quelque chose qui se nie ou se comprénne, mais élimination d'une clause, de ce qui signe l'accord ou la discordance entre l'énonciation et le signifiant. C'est pourquoi nous risquons toujours de donner à la question que pose *selon son vœu* quelque réponse précipitée qui négligerait cette donnée fondamentale qui fait de l'objet de tout désir le support d'une métonymie essentielle.

\*\*

On aperçoit aussi la fonction de la castration pour le désir humain. Le désir est aliéné dans un signe, une promesse, une anticipation qui comporte comme telle une perte possible. Bien des expériences en témoignent — singulièrement au détour de la puberté (le sujet a-t-il ou non « l'arme absolue » ? et faute de l'avoir, le voici entraîné dans une série d'identifications et d'alibis) ; ou dans ces cas où le sujet, quoiqu'à portée de l'atteindre, redoute la satisfaction de son désir : on le voit alors successivement éviter ce qui a toujours été son plus pregnant désir ; non qu'il y ait alors simplement crainte du caprice de l'Autre, mais plutôt que l'Autre ne marque ce caprice de signes ; or il n'y a pas de signes suffisant de la bonne volonté du sujet, sinon la totalité des signes où il subsiste, pas d'autre signe du sujet en définitive que le signe de son abolition de sujet. C'est cela que nous désignons par *S(Δ)*. Comme Freud évoque l'*ombilic du rêve*, nous pourrions parler d'*ombilication* du sujet autour de son vouloir. Pour nous l'inconscient freudien désigne le rapport du sujet au signifiant qui s'organise et s'articule à sa place.

Nous avons eu déjà l'occasion de citer à propos du désir le terme d'*aphanisis* (disparition, évanouissement) proposé par Jones et si curieusement délaissé par l'analyse. Jones

pensait que dans le complexe de castration était en jeu la crainte d'être privé de son désir. Le terme d'*aphanisis* lui permettait de placer sous un dénominateur commun les rapports de l'homme et de la femme à leur désir; c'était là manquer selon nous — comme nous l'avons marqué l'année dernière — ce qu'ils ont d'irréductiblement différent, du fait de leur asymétrie par rapport au signifiant phallus. Quoiqu'il en soit, la possibilité de l'*aphanisis* ne nous oblige-t-elle pas à concevoir un sujet qui ec-siste en dehors de son désir, qui a peur que « l'élan vital » ne lui manque et est contraint de tenir compte de ce désir? C'est cela qui nous importe, comme condition de toute la problématique du désir.

Pour faire face à cette suspension du désir, le sujet a devant lui plus d'une astuce, portant essentiellement sur la manipulation de l'objet a. L'interposition du signifiant rend impossible un rapport immédiat à l'objet qui se trouve pris dans la dialectique du sujet et du signifiant (qu'on se souvienne du *petit Hans* qui, à propos de chaque objet, se demande : a-t-il ou non un phallus ?). L'objet humain subit une sorte de volatisation, par comparaison avec la spécificité, au moins relative, de l'activité instinctuelle. Ceci se vérifie dans le *déplacement* qui est le moyen pour le sujet de maintenir le fragile équilibre de son désir (alors que pour l'animal il s'agit seulement d'un déplacement d'objet en objet) : la satisfaction est empêchée en même temps qu'un objet de désir est conservé. En ce sens la cassette de *L'Avare* prend une valeur emblématique : le désir subsiste dans une rétention de l'objet qui ne donne pas d'autre jouissance que d'être support de désir, son gage, voire son otage. Par cette valorisation qui est aussi volatisation, l'objet s'arrache au champ pur et simple du besoin.

Comme solution « ready made » et fictive à la problématique du désir, on pourrait décrire l'identification à l'image du père, perçu comme Gestalt. L'identification n'est alors qu'un cas particulier de l'affrontement (§◇a) un moyen pour le sujet de se retenir dans une forme narcissique par l'effet de cette crainte qui le maintient au bord de son propre désir.

Si nous revenons maintenant une dernière fois au rêve du père mort nous le voyons s'articuler ainsi : le *il ne le savait pas* (ligne supérieure du schéma) constitue une référence essentiellement subjective ; sont là manifestes la profondeur, la dimension du sujet. Le sujet qui dit que l'Autre ne sait pas se pose, lui, comme sachant. L'Autre dans sa propre position subjective, est ici en défaut. Sa moins-value ne tient pas à ce qu'il soit mort — car le simple énoncé de *il est mort* le fait subsister — mais qu'il l'ignore; bien plus il ne faut pas le lui dire. Ainsi l'ignorance est-elle mise sur l'Autre alors qu'est en cause, comme nous l'avons noté plus haut, l'ignorance du sujet lui-même touchant la

signification de son rêve et surtout la nature de la douleur à laquelle il participe, cette douleur de l'existence comme telle quand tout désir s'en efface. Si le sujet assume cette douleur mais en la motivant absurdement de l'ignorance de l'Autre, c'est bien qu'il se refuse à la prendre sur lui parce que dans l'agonie de son père, il a vécu quelque chose qui le menaçait lui-même. Il interpose donc entre lui et cette sorte d'abîme qui s'ouvre chaque fois qu'il est confronté avec le dernier terme de son existence une image qui sert de support à son désir et qui est la rivalité avec son père. En faisant revivre celle-ci imaginativement, il trouve une mince passerelle grâce à quoi il n'est pas directement englouti. Son triomphe est de savoir alors que l'Autre ne sait pas. Mais en fait la mort du père est ressentie comme la disparition d'un bouclier face au maître absolu, la mort.

Le sujet en tant qu'il doit approcher l'objet le plus élaboré (ce qu'on désigne fort mal par le concept d'oblativité) se trouve dans une sorte d'impasse. Car il ne saurait atteindre cet objet qu'en risquant sa propre élisibilité dans la nuit du traumatisme ou en étant subsumé sous un certain signifiant qui est le phallus. Dans toute assumption de la position génitale, quelque chose se produit qui a son incidence imaginaire : la castration. Si tout le dialogue entre Freud et Jones autour de la phase phallique paraît voué au malentendu, c'est que le phallus n'y est pas nettement conçu comme soustrait à la communauté imaginaire et isolé dans cette fonction privilégiée qui en fait le signifiant du sujet.

Nous distinguons deux plans. L'un immédiat, qui est celui de l'appel (*du pain ! au secours !*) : le sujet est identique pour un moment à son besoin, c'est le nouveau *qué-sitif de la demande* (qu'on trouve d'abord articulé dans le rapport de l'enfant à sa mère). L'autre est le niveau *votif* où le sujet, tout au cours de sa vie, a à se retrouver, à travers tout ce qui a échappé à la forme de langage au fur et à mesure qu'elle se développait en transformant, en rejetant ce qui, du besoin, tendait à s'exprimer. C'est cette articulation au second degré qui est cherchée dans l'analyse. Quand nous parlons de stades oral, anal, nous marquons que le sujet est dans un certain rapport avec sa demande. Nous ne faisons pas simplement reconnaissance du caractère anal de la demande, nous confrontons le sujet à la structure de sa demande. A ce niveau votif, celui des souhaits inconscients, nous lui apprenons à parler, à se reconnaître dans ce qui correspond au code à ce niveau. Mais nous ne lui donnons pas pour autant les réponses. Si nous soutenons l'interprétation entièrement dans ce registre de la reconnaissance des supports signifiants cachés dans sa demande, nous risquons de produire l'effacement de la fonction du sujet comme tel dans la révélation de ce voca-

bulaire inconscient. C'est bien ce qui se passe dans une certaine analyse des résistances : à le ramener sans cesse au niveau de la demande, on réduit son désir.

Jusqu'à un certain état du développement, le vocabulaire de la demande peut passer par des relations qui comportent un objet amovible (nourriture, excrément). Mais le phallus n'est plus cet objet amovible. Et dans l'achèvement génital, la réalisation du désir est ce qui ne peut pas se demander. L'essence de la névrose — ou de tout ce qui apparaît comme névrotique chez un sujet — est peut-être que ce qui est de l'ordre du désir s'y formule dans le registre de la demande.

Dans sa relation à l'Autre, le sujet cherche à se faire reconnaître au delà de sa demande, en un point où son être tente de s'affirmer, au-delà de l'imaginaire où lui-même se maintient d'une façon qui participe des artifices de la défense. La place pour la réponse à ce niveau, nous la désignons par S (♂) : l'Autre est ici marqué par le signifiant, aboli dans le discours.

L'analyse de *On bat un enfant* (8) éclaire cette sorte de choix crucial à opérer entre la demande et le désir. Le premier temps du fantasme, c'est l'injure narcissique, la déchéance totale : le sujet haï est offert en victime au caprice paternel qui vise en lui l'au-delà de toute demande. Le deuxième temps — reconstruit, non rencontré par l'analyste

— c'est le masochisme primordial, moment où le sujet va chercher sa réalisation dans la dialectique signifiante. Quelque chose s'ouvre en lui qui lui fait percevoir que c'est dans cette possibilité d'annulation subjective que réside son être, que c'est en la frôlant au plus près qu'il rejoint la dimension dans laquelle il subsiste comme être qui peut émettre un vœu. Quelle est l'essence du fantasme masochiste ? à la limite être traité comme une chose qui se marchande, se vend, être annulé jusque dans toute espèce de possibilité votive de se saisir autonome. Enfin, dans le troisième temps, ce qui bat, c'est *On*, un sujet neutralisé, et ce qui est battu, ce sont beaucoup d'enfants. Aussi, nulle part, le sujet — auteur de fantasme — ne se situe sans équivoque.

Dans le fantasme sadique, l'affect accentué porte sur l'image du partenaire, sur l'attente de celui qui va être battu et ne sait pas comment il va l'être. Mais le sujet dans son désir ne se situe pas plus facilement. Il est entre les deux — celui qui bat et le battu ; s'il y a donc quelque chose à quoi il soit identique, c'est à l'instrument du sévice. C'est sous ce signifiant, ici tout à fait dévoilé dans sa nature de signifiant, qu'il peut s'abolir en tant qu'il se saisit dans son être essentiel, son désir.

N. B. — Les différents symboles utilisés trouvent leur explication dans les cours du commentaire des schémas.

#### NOTES ET REFERENCES

(1) A l'opposé de cette tradition hédoniste des philosophes, on ne trouverait guère que Spinoza : le désir est l'essence même de l'homme. Lire Spinoza à la lumière de ce que l'expérience freudienne a apporté touchant le rapport de l'homme à lui-même ne manquerait d'ailleurs pas d'intérêt.

(2) « Le désir repose sur la tendance dont il est un cas particulier et plus complexe. Il s'oppose d'autre part à la volonté (ou à la volition) en ce que celle-ci suppose de plus 1° la coordination du moins momentanée des tendances. 2° l'opposition du sujet et de l'objet. 3° la conscience de sa propre efficacité. 4° la pensée des moyens par lesquels se réalisera la fin voulue ».

(3) Autrement dit un signifiant que les linguistes définissent par la classe du *shifter*, à savoir une forme de symbole où prévaut, au dépens de toute référence lexicale, une référence à l'énonciation du message et à ses coordonnées (attribution, date). Le terme, apporté par Jespersen, a été mis en œuvre par Roman Jakobson.

(4) Peut-on de cette duplicité — manifeste dans « je dis et je le répète » — faire le critère d'une

intégration à la parole ? le champ entier de l'action humaine en serait dès lors marquée. Bornons-nous à rappeler qu'il n'est sans doute pas de geste qui n'invoque sa place dans un rituel, à savoir une articulation symbolique ; et soulignons la portée de ce moment où l'action, « prenant acte » d'elle-même, s'inscrit manifestement dans un contexte symbolique.

(5) Freud (S.). — Die endliche und die unendliche analyse. Trad. fr. in *Rev. fr. psychanal.* 1939 ; n° 1, p. 37.

(6) Article non traduit en français.

G. W. VIII, p. 229-238.

S.E. XII, p. 255. Le rêve figure dans les éditions de la *Traumdeutung* postérieures à 1911. (Trad. fr. Meyerson p. 318) d'abord en note, puis incorporé au texte.

(7) Lise Deharme. Le poème s'intitule *Vœux secrets*.

(8) FREUD (S.). — « Ein Kind wird geschlagen », 1919. Trad. fr. in *Rev. fr. Psychanal.*, 1933, n° 3-4.

Cf. Le commentaire qui en a été donné par J. Lacan au cours du séminaire 1957-8 dans notre compte-rendu publié in *Bulletin de Psychologie*.